

**INSTITUT DE FRANCE**

**ACADEMIE DES BEAUX-ARTS**

DISCOURS PRONONCE DANS LA SEANCE PUBLIQUE TENUE PAR L'ACADEMIE  
DES BEAUX-ARTS

présidée par M. Jean Cardot, Président de l'Académie, le mercredi 25 mars 1992

POUR LA RECEPTION DE

**M. Jean-Marie GRANIER**

ELU MEMBRE DE LA SECTION GRAVURE

par

**M. Jean CARDOT**

Président de l'Académie

Monsieur,  
Cher Jean-Marie,

Je suis un homme comblé. Le devoir où je suis de vous recevoir au sein de notre compagnie se lie à l'amitié que je vous porte depuis quinze ans. J'ignore quel moraliste a dit que tout homme était responsable de son visage à partir de quarante ans. Après tout, cela est si vrai que cette remarque doit se rencontrer sous la plume de nombreux moralistes. A quoi j'ajouterai, sans risque de me tromper beaucoup, que chaque homme parvenu à la maturité est responsable de ses amitiés. Voilà pourquoi, je suis un homme comblé.

Il m'appartient de vous installer, et je le fais avec la double satisfaction de l'ami et de l'admirateur. Car j'aime votre talent, Monsieur, autant que j'apprécie l'être que vous êtes. Apprenez en effet qu'il n'y a point de « favoritisme » dans notre Compagnie - l'admiration nous y tient lieu de ferveur. Et, si nous avons plaisir à nous retrouver en nos séances, vous verrez que ce plaisir-là n'est pas commun. Il y entre un je ne sais quoi, fait de respect, de discrétion, qui ressemble à de l'amitié, à de l'admiration, comme je viens de le dire à votre propos, et que transcende le lieu où nous nous trouvons.

Ce n'est pas rien que de s'exprimer sous cette Coupole aux harmonies aussi vastes que lumineuses.

Ce n'est pas rien que de songer à tous les artistes qui nous ont précédés.

Ce n'est pas rien, Monsieur, que d'être là, moi m'adressant à vous, vous m'écoutant, tandis que nos familiers, nos alliés, nos amis nous entourent comme s'ils voulaient nous protéger de l'intense et bouleversante rumeur que font les siècles.

Et, puisque j'en suis à évoquer un passé de gloire et de lumière sans lequel notre propre présent n'aurait pas d'avenir, permettez-moi de rappeler ici à l'artiste que vous êtes, au professeur que vous avez été, et, par-delà votre personne, à ceux qui nous écoutent, que la fonction première de notre Compagnie est d'illustrer constamment, sans relâche ni compromis, la transmission de la tradition du savoir sans quoi les meilleurs talents se gâtent et se perdent. En un temps où la liberté de créer n'est pas exempte d'un certain laxisme, je veux dire avec force qu'il n'y a point de liberté sans règles, ni de création sans rigueur. Nous savons bien cela, nous qui avons passé notre vie à prolonger nos propres œuvres par un enseignement. J'imagine que sur ce sujet particulier vous aurez à nous entretenir et à nous enseigner à votre tour. Maintenant, Monsieur, j'en viens à vous, j'allais dire : à nous, tellement j'ai le sentiment de vous connaître depuis toujours.

Tant de lieux nous réunissent, et j'ai nommé ce département du Gard où nous voisinons, ces Cévennes à la fois sauvages et infinies où vous avez puisé sève et rêve et puis ce Paris qui vous a accueilli quand vous êtes venu enseigner à l'Ecole des Beaux-Arts. Tant de conversations nous façonnent, vous qui m'appreniez à analyser ma propre création, car vous êtes un Maître, et moi qui vous apportait, du moins me le semble-t-il, une approche artistique toute d'instinct... Tant de minutes nous rassemblent, passées à vous regarder travailler, et je revois votre immense atelier à la lumière subtile. Vous êtes là tel un moine devant votre table de travail. L'ordre qui prévaut autour de vous, les crayons, les burins rangés comme le seraient les plumes et les mines d'un écrivain me donnent un sentiment de calme et de sérénité. Cette idée même de l'écrivain s'impose d'autant plus à moi, pendant que je vous observe en train de graver que vous me dites avec les accents de l'évidence : « La gravure, c'est un trait sur une plaque de cuivre, mais c'est aussi une écriture... »

Oserai-je vous l'avouer ? Je n'ai jamais très bien su ce qu'était la création artistique, ni pourquoi j'étais devenu un sculpteur, et vous un graveur. Aussi, à défaut de jeter quelque lumière sur l'être même du créateur que vous êtes, je me contenterai d'éclairer les circonstances de sa vie. « Les hasards de l'histoire » - j'emploie à dessein une formule commode pour exprimer l'inexplicable d'un destin ! - ont voulu que votre famille, convertie à la religion dès la Réforme, - retourne récemment au catholicisme dans les Cévennes, c'est-à-dire au plein cœur du pays réformé. Cette aventure fera que vous vous sentirez, vous-même autant que votre famille, minoritaires dans un environnement religieux composé de gens qui se sentent eux-mêmes minoritaires dans la communauté française. Cela oblige, n'est-il pas vrai ? En tout cas, cela explique que vous ayez reçu une éducation janséniste, alors que votre nature profonde vous eût conduit vers un baroque voluptueux. Laissez-moi, Monsieur, me bercer de l'idée que c'est ce déséquilibre qui vous a amené à écrire, je veux dire : à graver. Mais un bonheur n'arrive jamais seul. Enfant né dans les profondeurs silencieuses d'une province à demi oubliée, vous avez eu la chance de connaître l'immobilité même du temps sous la forme d'un grenier, mais oui ! où, au hasard de vos expéditions, vous découvrez des ouvrages qui datent du XVIIIe

siècle, non, des ouvrages qui vous mettent de plain-pied dans le XVIIIe siècle, des ouvrages écrits en vieux français, et qui contiennent de très grands textes. C'est ainsi que, lisant l'Illiade, l'Odyssée, l'Enéide ou encore le Télémaque, vous ouvrez votre jeune esprit au monde magique de la fable.

On se plaît à raconter, à votre sujet, une aimable histoire. La voici : vous deviez avoir six ans. Vous échappez à l'attention de vos parents. Après avoir appelé à tous les échos, ils craignent de vous avoir perdu. C'est l'automne. Le froid tombe sur vos montagnes en même temps que monte le soir. Nous pouvons nous représenter, les alarmes de vos père et mère qui, sans voix, se hissent jusqu'au grenier où ils vous retrouvent confortablement installé dans une caisse que vous aviez remplie de paille. Vous y lisiez, tout simplement, L'Odyssée. Ce dont votre mère ne revint pas. Vient l'heure de la sixième, vous rentrez chez les Maristes d'Aubenas. Il y a mille façons de vivre ces enfermements. Les uns se révoltent, d'autres développent en eux le rêve, un certain art magique ou baroque de rêver. J'ignore si vous rêviez ? Ce que je sais par vos rares confidences, car vous êtes d'une infinie pudeur pour tout ce qui touche à votre aventure intérieure, vous ne rompez en rien avec vos habitudes antérieures. Sitôt installé dans ce pensionnat, et comme pour échapper aux rigueurs de son univers, vous vous jetez dans la lecture des Racine, Corneille, Chateaubriand et Victor Hugo. Les vocations naissent parfois du désir de partager et de prolonger la gloire de ceux qui ont été les premiers à nous éveiller. Il y a des vocations de gratitude, et d'autres qui dictent la colère ou la révolte. Pour ma part, je vous imagine homme de gratitude, et je me plais à vous représenter en enfant rêveur, le soir, à l'étude, dans cette atmosphère de douceur nostalgique. Alors, délaissant devoirs et leçons, vous ouvrez tel ou tel de vos livres affectionnés, vous courez au-devant de Titus, du Cid, pour en savoir davantage sur eux, ou bien vous vous approchez avec des lenteurs d'amoureux d'Andromaque ou autre héroïne de Racine - Les enfants savent d'instinct où l'instinct les appelle - et, fermant les yeux parce que vous connaissez par cœur ces tirades, vous chevauchez le grand vent des vers sublimes de ceux qui ont fixé à jamais à notre langue les bornes du goût.

Je ne doute pas un instant que cela vous ait fait l'âme musicale. Nos grands écrivains des siècles classiques sont autant des compositeurs que des poètes. Ils possèdent encore les secrets des nombres qui firent un monument de chaque page écrite dans l'Antiquité. Oui, ils détiennent des secrets, et, très obscurément, vous pressentiez que là se joue l'essentiel. Seulement voilà : il faut une vie entière pour conduire ces premiers pressentiments à des certitudes.

De tous les hommes qui peuplent cette terre, peut-être l'artiste est-il le seul à essayer de comprendre le pourquoi des choses, au lieu que les autres se contentent d'en définir le comment. Après tout, c'est en nous demandant pourquoi vous alliez dès votre plus jeune âge vers les grands classiques que vous avez découvert peu à peu quelle nature était la vôtre, janséniste par éducation et baroque par inclination, classique par grandeur et rêveuse par destination : en un mot, contradictoire, et non pas contrariée.

- Permettez-moi de dire ici quelques mots de vos Parents - Avec eux l'affaire se complique. Non contents d'être retournés au catholicisme, comme je l'ai rapporté, ils n'étaient ni des bourgeois, ni des prolétaires. Dans un pays où l'on aime à définir les catégories sociales, je pense que l'enfant que vous étiez ne savait pas très bien se situer, là non plus. Vos parents étaient des artisans. De là, ces livres que vous trouviez dans le grenier familial et qui n'appartenaient ni à des bourgeois ni à des ouvriers. Et, rencontre intéressante, ces artisans travaillaient le fer blanc et le cuivre. Ce que, une lueur de bonheur dans le regard, vous vous plaisez à rappeler, vous le graveur qui travaille sur des plaques de métal. Les protestants sont par définition des républicains, vos Parents sont donc ce qu'il est convenu d'appeler, alors, des conservateurs. Pour retrouver le climat politique de l'époque, il faut se transporter dans le village de La Salle, où vous êtes né le 25 mars 1922. Tiens, je m'avise que c'est aujourd'hui votre anniversaire! Le hasard fait bien les choses. Car enfin, quel plus bel anniversaire souhaiter! - et je me souviens aussi qu'il y a sept ans, - un 25 Mars - sous cette même Coupole, le Grand Sculpteur, mon Ami, Louis Leygue, me recevait -. Donc, au moment des élections, le village de La Salle vibrait d'une grande ferveur républicaine. Certain matin, partait du haut village - il est tout en longueur et mesure 2 km et demi - une charrette. Cette charrette, dirait Giono, c'était toute une histoire : une jeune fille y était juchée, coiffée d'un bonnet phrygien, tandis que des jeunes gens, façon sans-culotte, conduisaient le cheval et entouraient l'attelage. Le cortège s'arrêtait devant chaque maison jugée réactionnaire. Là, cette jeune fille et ses compagnons y allaient d'une vigoureuse carmagnole et poussaient leur avantage jusqu'à chanter en patois « Arrestan nous aici dévant la Mounarchio » - ce qui devait passer à l'époque pour le plus grand des crimes. En tout cas, dès que le convoi s'ébranlait, votre grand-mère claquait les volets, fermait les fenêtres et, comble d'ironie, se promettait de ne pas parler de trois mois à cette jeune républicaine qui était sa gentille voisine.

Laissons votre grand-mère fulminante derrière ses volets et arrêtons-nous, sinon devant « la monarchie », ainsi que le chantent ces jeunes gens, du moins devant vos parents. Nous les avons quittés au moment où ils vous retrouvent lisant l'Odyssée dans le grenier. Votre Père, tout d'abord... Il appartient à cette race d'artisans qui faisaient à la perfection leur métier et qui puisaient leur plaisir dans cette perfection. Contrairement à votre mère, il était dénué d'ambition, sauf pour ce qui concernait son travail. Un trait le dépeint à merveille : il allait jusqu'à oublier d'adresser une facture à qui il avait rendu un travail qui le satisfaisait pleinement. Le contentement où il était d'avoir accompli de la belle ouvrage, comme on disait alors, le payait amplement. N'est-ce point admirable? Gageons qu'il eût trouvé tout à fait naturel de vous voir accueilli au sein de notre Compagnie. En tout cas, il n'en aurait tiré aucune vanité. Tout autre était votre mère. D'elle, on pourrait dire qu'elle était une intellectuelle, bien que les études lui eussent été refusées. Elle n'a pas cessé de se cultiver. Là encore, un trait la décrit bien : elle avait douze ans, et voici que l'organiste du village vient à se marier. Le curé de l'époque se nommait Damon. Polytechnicien, ancien capitaine touché par la grâce, il ne doutait de rien. A l'issue d'une séance de catéchisme, pointant son index sur la fillette, la désignant à Dieu

autant qu'aux hommes, il s'écria : « Puisque les orgues de l'église n'ont plus de titulaire, tu les tiendras. » A quoi votre future mère rétorqua qu'elle ne connaît pas la musique. Parole loyale que le curé repoussa « Je te l'apprendrai », lui lance-t-il sans sourciller. Où l'affaire se complique, c'est que le curé Damon ignorait lui aussi la musique. Qu'à cela ne tienne! On fait venir de Nîmes des livres de solfège, on tâtonne, on hésite. Et voici le miracle : au bout d'un court apprentissage, votre future mère se lance. Elle a treize ans et chaque dimanche la voit aux orgues. Les années passent, elle devient une jeune fille très jolie, très fine, aux yeux bleu pâle. Elle se marie, elle donne à votre père deux garçons, votre frère Claude et vous-même. Elle ne cesse plus de jouer de l'orgue. Elle les tiendra toute sa vie, et la musique nourrira son esprit autant que son âme. Pour ses deux fils, elle voit redoubler sa propre ambition. Soucieuse de vous aider à échapper à ce village cévenol où elle jugeait qu'il n'y avait pas d'avenir, elle vous pousse dans les études. Vous délaissiez l'un et l'autre l'artisanat ancestral, et votre frère se destine à une carrière scientifique, tandis que vous vous tournez vers les arts.

Telles que se disposent les choses, on pourrait penser que votre destin est tracé, qu'il ne réserve plus aucune surprise et que vous voilà sur le chemin des arts comme d'autres embrassent la fonction publique. Eh bien, il n'en est rien. Vous avez bien failli ne jamais devenir un artiste. Et voici comment: dans l'enfant liseur, rêveur, que j'ai pris plaisir à décrire, dans « l'enfant amoureux de cartes et d'estampes », pour reprendre le mot de Baudelaire, gisait, se fortifiait et finissait par gronder une rare violence. Il me faut à présent vous peindre en adolescent passionné et violent, et vous aimez à préciser : « Violent, et non pas révolté. » La nuance est d'importance. Elle définit une nature, et non une attitude. Et je le demande : comment exprimer avec générosité, avec fougue, si l'on n'a pas au cœur un foyer de violence. Votre adolescence, toute de force et de désirs, vous l'employez aussi à faire du sport, seul moyen d'user vos rêves et d'échapper aux difficultés qui caractérisent cet âge sans âge. Le sport! Vous le pratiquez avec passion, vous l'aimez pour ce qu'il fait de vous et vous le servez si bien que, notre pays sitôt sorti de la drôle de guerre puis de la débâcle, vous êtes appelé dans les Chantiers de Jeunesse, où vous suivez les cours qui remplaçaient alors le bataillon de Joinville. Et, comme vous ne faites jamais les choses à moitié, vous sortez de là dûment diplômé - ce qui aurait pu vous amener tout naturellement à devenir professeur d'éducation physique.

Mais le destin veillait. Disant cela, je m'avise de l'importance du destin dans votre existence. A coups de patte, à coups de griffes parfois, il ne cesse de rectifier votre trajectoire, vous jetant ici pour mieux vous pousser là, et l'on va voir que, peu tendre avec vous dans l'instant, si on le regarde à court terme, il aura pour vous toutes les tendresses, pour peu qu'on l'observe en vue cavalière, ainsi que je m'y efforce ici. Donc le destin veillait, et il se présente à vous sous l'aspect d'une feuille de réquisition pour partir travailler en Allemagne. Cela s'appelait le « Service du travail obligatoire ». Vous voici à Chemnitz, un peu perdu ; et, comme il arrive dans les grandes circonstances, le destin continue de veiller. Des camarades

français, sachant que vous ne saviez rien faire d'autre que dessiner, vous conseillent dès votre arrivée de vous dire dessinateur. Le subterfuge réussit. Une planche à dessin vous attend, devant laquelle vous passerez deux années. Rivé au « dessin industriel », vous êtes encore très loin de la gravure. Sous les bombardements auxquels vous assistez, comme sur l'effondrement de l'Allemagne, dont vous êtes le témoin attentif, je ne dirai rien, si ce n'est que ces moments forts s'accordent assez bien avec votre nature profonde. Une nature que je m'étais plu à décrire rêveuse, tournée vers l'imaginaire, et qui se révèle peu à peu à moi dans ses violences, dans ses colères, dans ses coups de sang. A telle enseigne, Monsieur, que j'en arrive à me demander si les rêves qui vous habitaient, les lectures qui organisaient vos échappées hors du réel et même cette passion qui fut la vôtre pour le sport n'ont pas pour commun dénominateur cette violence que je disais et qui, si je m'en réfère à de très rares confidences, a trouvé dans l'apocalyptique bombardement de Chemnitz le décor parfait...

A l'évidence, quelque chose s'est cristallisé en vous lors de votre séjour forcé en Allemagne. Je dis que quelque chose s'est cristallisé, au sens que Stendhal donnait à ce verbe. Et cette cristallisation est si réussie que, rentré en France, vous vous inscrivez à l'Ecole des Beaux-Arts. Vous voulez être dessinateur. Cela vous amène à l'atelier de gravure, dans l'atelier de Robert Cami et de Galanis, lequel était Membre de l'Institut. Si je voulais user d'un artifice facile, je dirais de nouveau que votre voie était toute tracée et je verrais dans votre rencontre avec Galanis la préfiguration de la journée que nous vivons. Il n'en est rien. Aux âmes bien nées, le destin offre des signes plus évidents. En voici un, et non des moindres : c'est dans cet atelier de gravure que vous rencontrez votre future épouse, José, que j'ai plaisir à saluer et qui était la plus jeune élève de l'Ecole. Elle avait alors 17 ans. Selon moi, elle constitue le signe majeur que votre destin et l'art deviennent indissociables. Cessant d'imaginer l'inimaginable, entre la simplesse d'un père et les rêveries d'une mère, je m'en tiendrai à votre biographie.

D'ores et déjà, Monsieur, vous êtes des nôtres. A la fin de vos études à l'École des Beaux-Arts, les portes de la Casa Vélasquez vous sont ouvertes. Ces deux années que vous vivez à Madrid en compagnie de José vous permettent de mettre de l'ordre dans un travail que vous avez conduit jusque-là d'une manière désordonnée, et surtout d'opter pour le burin. Vous voilà armé, comme l'on dit, pour vous lancer dans la vie. Ce que furent vos années d'apprentissage, on les imagine sans peine : vous allez, José et vous, illustrer des livres pour enfants, regretter les temps bénis de la Casa Vélasquez, vous battre, élever vos deux enfants ; bref, vous apprendrez à devenir un homme en même temps qu'un artiste, à supposer que l'un soit dissociable de l'autre. De ces années-là, il reste, outre de beaux souvenirs d'amour et d'enthousiasme, les illustrations que vous avez faites pour deux romans importants : « Une ténébreuse affaire » de Balzac et « La maison du peuple » de Louis Guilloux. J'ai parlé d'amour et d'enthousiasme pour qualifier ces années obscures. Elles furent aussi âpres et difficiles. Laissez-moi y voir tout simplement une mise à l'épreuve. Ce n'est pas rien que de se sentir appelé à être un artiste.

Autrefois, parce qu'on n'avait pas peur des mots, on disait qu'on avait la vocation. Aujourd'hui, cela ferait rire. Et pourtant, comment définir mieux ce qui nous désigne ? Encore faut-il que cette vocation soit profonde, sûre, sincère.

Pour tout vous dire, Monsieur, j'aime regarder nos vies d'artistes comme autant de chemins initiatiques. Car enfin, à partir du moment où nous nous sentons appelés, commencent les difficultés - la plus importante d'entre elles étant de découvrir ce qui est attendu de nous. Paris commence à vous connaître, sinon à vous reconnaître. Une nouvelle fois, votre vie est-elle toute tracée ? D'un autre, on pourrait répondre par l'affirmative. De vous, la chose est moins sûre. A tel point qu'en 1959, Claude Eschollier, alors directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Nîmes, vous demande d'y assurer l'enseignement du dessin. Que faire ? A présent que nous vous connaissons mieux, aucun d'entre nous ne s'étonnera d'apprendre que vous avez joué à pile ou face votre décision, en plein accord avec votre épouse. Pendant vingt ans, vous vous passionnez pour un enseignement pour lequel vous n'étiez pas fait à priori, cependant que s'amenuisent les liens que vous aviez noués à Paris, vous construisez alors une œuvre dessinée et gravée sans attache aucune avec les galeries de Paris. C'est dire que vous prenez de la distance avec les mouvements contemporains de l'art et de la gravure. Ces vingt ans d'enseignement vous poussent à affiner cet art de l'analyse qui fait de vous un Maître, en même temps qu'ils vous permettent d'édifier une œuvre entre toutes originale. L'éloignement où vous êtes de Paris vous révèle à vous-même. Vous êtes approché par Danielle Cregut qui dirige une galerie nîmoise. Non contente de présenter à Nîmes plusieurs expositions de vos travaux, elle édite un certain nombre de vos albums d'estampes, notamment « Camargue » d'Henri Bosco, « Herbiers, de l'Adret de l'Ubac » de Pierre Menanteau, et « Femmes » d'Henry Bonnier.

D'autres que vous, Monsieur, eussent assurément trouvé le temps long. Au témoignage de vos amis les plus proches, vous n'avez jamais piaffé. Il est vrai que vous nourrissiez en vous de grandes fidélités, à commencer par votre attachement à un canton de roc et de ciel, de soleil et de vent, balayé et raclé jusqu'à l'os par d'énormes fusées de lumière. Nous sommes voisins par nos maisons. Tout cela qui est de nous, et qui est à vous, vous l'avez dit, écrit, décrit, chanté à la pointe de votre burin. Le destin dormait-il pendant tout ce temps ? Que non pas ! Il veillait ironique, attentif, l'œil mi-clos. Le voici qui s'éveille. Puisque les expositions nîmoises ont été un succès. Vos amis organisent une exposition dans une Galerie de la rue Mazarine. Paris vous découvre - ce qui est une manière de dire que Paris découvre votre talent. On le mesure, on l'apprécie : vous voilà adopté et vous vous apercevez que Paris est beaucoup moins superficiel qu'il n'y paraît. Paris se donne des airs de légèreté pour mieux masquer ses enthousiasmes. Dans la supposée légèreté de Paris, il entre beaucoup de pudeur. Adopté, vous l'êtes si bien que l'on vous coopte à l'École des Beaux Arts, d'abord à l'atelier de dessin, ensuite à celui de gravure où, relançant l'art du burin, vous faites merveille, entouré d'élèves de qualité. Beaucoup de ceux-ci vous honorent maintenant par leur talent. Vous avez su les éveiller à ce qu'ils étaient, Monsieur. Je n'ai garde d'oublier l'occasion qui

vous a été offerte grâce à l'amitié de Maître Durand d'établir le catalogue raisonné de l'Œuvre gravé de Lucien Coutaud qui vous précéda dans l'atelier de gravure de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Je vous observe, et je ne parviens pas à savoir si, le temps venant, vous ressemblez à votre œuvre, ou si c'est elle qui vous ressemble. Il fut une époque - disons : celle de la Casa Vélasquez - où vous éprouviez le besoin d'écrire, je veux dire : de dessiner et de graver ce que vous veniez de vivre avec passion, et j'ai dans le regard vos séries tauromachiques. Puis, la simplicité opérant, comme il arrive quand l'art s'épure, vous avez conçu l'espace et le temps sous forme de signes expressifs. Étrange aventure que la nôtre! Toute notre démarche se réduit à un seul mouvement qui nous contient plus ou moins vite, plus ou moins lentement, du dehors vers le dedans. Disant cela, je pense à ce mot étonnant d'un sage persan du XIII<sup>e</sup> siècle : « Quoi que vous fassiez, c'est à vous que vous le faites. » A présent, quand je regarde vos estampes les plus récentes, je sais que c'est votre âme, Monsieur, que vous donnez à voir. Un jour, il y a peu de cela, vous m'avez dit : « Le but ultime est d'atteindre à l'évidence. » - « Quelle évidence ? », vous ai-je demandé, et vous m'avez répondu : « L'accord entre le soi et le trait. »

Tout catholique que vous êtes - et les symboles qui ornent votre épée sont là pour l'attester -, je vous soupçonne, Monsieur, de porter sur le monde un regard zen ou peut-être, si vous préférez, le regard d'Alice au Pays des Merveilles. La relation que vous entretenez avec le monde et les autres est, si je puis m'exprimer ainsi, une affaire d'échelle. Je prends un exemple : vous dessinez un modèle nu ? Qui peut affirmer qu'il ne s'agisse de la courbe d'une montagne, ou de l'ombre d'un arbre? Dans cet art de la litote, où André Gide voyait le comble de l'art classique, je vous soupçonne d'inclure mille moments de votre vie, mille sensations, mille souvenirs, où l'art de l'écrivain trouve son accomplissement dans celui du graveur. Au vrai, parce que vous avez atteint à l'évidence, c'est-à-dire à cet accord profond et subtil entre vous et le trait - évidence qu'il vous aura fallu une vie pour définir - vous ne dédaignez pas le regard Zen, en ce que, vous aidant à éliminer le décor, il fait vivre l'espace par lui-même. Ici : évidence rime avec essence, mieux encore : avec quintessence. Plus de décor donc, ni de discours : mais l'évidence, c'est-à-dire la quintessence. Et votre regard, ainsi posé, nous oblige à regarder le monde autrement. Vous nous offrez un monde où se confondent l'espace et le temps, et je me dis, Monsieur, que vous êtes peut-être de ceux qui annoncent les temps qui viennent et qui seront déterminés par la physique quantique. Il me reste à conclure, cela se peut-il ?

Votre œuvre est de celles qui demeurent ouvertes. Une œuvre dénuée de renseignements et pleine d'enseignement. Une œuvre qui affirme d'autant mieux l'être qui vous hante, que vous vous êtes effacé devant elle. Une œuvre qui vous a fait autant que vous l'avez faite. C'est tout cela que notre Compagnie salue en vous. Quant à moi, pour la dernière fois, je vous vousoie Monsieur, et c'est, Monsieur, pour vous souhaiter la bienvenue parmi nous.

